

La dixième colline (1864)

Le rêve de la « Dixième Colline », raconté par Don Bosco en octobre 1864, est l'une des pages les plus évocatrices de la tradition salésienne. Dans ce rêve, le saint se retrouve dans une immense vallée remplie de jeunes : certains sont déjà à l'Oratoire, d'autres sont encore à rencontrer. Guidé par une voix mystérieuse, il doit les conduire au-delà d'un escarpement abrupt, puis à travers dix collines, symboles des dix commandements, vers une lumière qui préfigure le Paradis. Le char de l'Innocence, les cohortes pénitentielles et la musique céleste dessinent une fresque éducative : elles montrent la difficulté de préserver la pureté, la valeur du repentir et le rôle irremplaçable des éducateurs. Avec cette vision prophétique, Don Bosco anticipe l'expansion mondiale de son œuvre et son engagement à accompagner chaque jeune sur le chemin du salut.

Don Bosco avait rêvé la nuit précédente. Au même moment, un jeune de Casal Monferrato, un certain C. E., fit lui aussi le même rêve au cours duquel il avait l'impression d'être avec Don Bosco et de lui parler. En se levant le matin, il était tellement impressionné qu'il alla raconter son rêve à son professeur, qui le pressa d'aller en parler à Don Bosco. Le jeune alla aussitôt et tomba sur lui au moment où il descendait l'escalier pour le chercher et lui raconter la même chose.

Don Bosco avait eu l'impression de se trouver dans une immense vallée remplie de milliers et de milliers de jeunes, mais tellement nombreux qu'il ne pensait pas pouvoir en trouver un si grand nombre dans le monde entier. Parmi ces jeunes, il distinguait tous ceux qui avaient été et ceux qui étaient dans la maison. Tous les autres étaient ceux qui viendraient peut-être plus tard. Au milieu des jeunes il y avait les prêtres et les clercs de la maison.

Une côte très élevée fermait la vallée d'un côté.

Tandis que Don Bosco réfléchissait à ce qu'il devait faire de tous ces jeunes, *une voix* lui dit :

– Tu vois cette côte ? Eh bien, toi et tes jeunes, vous devez grimper jusqu'au sommet.

Alors Don Bosco donna l'ordre à tous ces jeunes de se diriger vers le point indiqué. Les jeunes se mirent en marche et, au pas de course, gravirent la pente. Les prêtres de la maison coururent également vers le haut, poussant les jeunes pour les faire avancer, relevant ceux qui tombaient et portant sur leurs épaules ceux qui étaient fatigués et ne pouvaient pas marcher. Don Rua avait retroussé les manches de sa soutane et travaillait plus fort que tous les autres. Il prenait même les jeunes deux par deux et les lançait en l'air sur la côte, sur laquelle ils tombaient sur leurs pieds, puis couraient allègrement de-ci de-là. Don Cagliero et Don Francesia parcouraient les rangs en criant :

– Courage ! En avant, en avant, courage !

En peu de temps, ces troupes de jeunes atteignirent le sommet de la côte. Don Bosco était monté à son tour et dit :

– Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

Et la *voix* ajouta :

– Tu dois franchir avec tes jeunes ces dix collines que tu vois devant toi l'une après l'autre.

– Mais comment tous ces jeunes, si petits et si délicats, pourront-ils supporter un si long voyage ?

– On portera ceux qui ne pourront pas aller avec leurs jambes, lui répondit-on.

Et voici qu'à l'une des extrémités de la colline on vit apparaître et monter un chariot magnifique. Il est impossible de le décrire, tant il était beau, mais on peut tout de même en dire quelque chose. Il était triangulaire et avait trois roues qui se déplaçaient dans toutes les directions. Des trois angles partaient trois perches qui se rejoignaient en un point au-dessus du char, formant une sorte de tonnelle. Sur ce point de jonction s'élevait un magnifique étendard sur lequel était écrit en grosses lettres

: *Innocentia*. Il y avait aussi une bande qui faisait le tour du chariot, marquant le bord et portant l'inscription : *Adjutorio Dei Altissimi Patris et Filii et Spiritus Sancti* (sous la protection du Dieu Très-Haut, Père et Fils et Saint-Esprit).

Le chariot, resplendissant d'or et de pierres précieuses, s'avança et s'arrêta au milieu des jeunes. Au commandement, beaucoup d'enfants montèrent dessus. Ils étaient 500. Cinq cents sur plusieurs milliers étaient encore innocents.

Après les avoir placés sur le chariot, Don Bosco réfléchissait à la direction à prendre, lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui une route large et facile, mais toute semée d'épines. Soudain apparurent six jeunes qui étaient morts à l'Oratoire ; Ils étaient vêtus de blanc et portaient une autre belle bannière sur laquelle était écrit : *Poenitentia*. Ils allèrent se placer à la tête de toutes ces phalanges de jeunes qui allaient commencer la marche à pied. On donna alors le signal du départ. Beaucoup de prêtres se mirent au timon du chariot qui, tiré par eux, se met en marche. Les six vêtus de blanc le suivent. Derrière eux, tout le reste de la multitude. Sur une musique magnifique et inexprimable, les jeunes qui se trouvaient sur le char entonnent le psaume *Laudate pueri Dominum* (Louez Dieu, vous les petits, Ps 113, 1).

Don Bosco marchait, enivré par cette musique céleste, lorsqu'il se souvint de se retourner pour voir si tous les jeunes l'avaient suivi. Mais quel spectacle douloureux ! Beaucoup étaient restés dans la vallée, beaucoup avaient rebroussé chemin. Brisé par la douleur, il décida de reprendre le chemin parcouru pour essayer de persuader les jeunes qui s'étaient découragés et les aider à le suivre. Mais on le lui interdit d'une façon absolue. Il s'écria :

– Mais ces pauvres petits sont en train de se perdre !

On lui répondit :

– Tant pis pour eux. Ils ont été appelés comme les autres, et ils n'ont pas voulu te suivre. Ils ont vu le chemin

qu'ils devaient prendre, et cela suffit.

Don Bosco voulut répondre, il pria, il supplia. Tout fut inutile.

– L'obéissance est pour toi aussi ! – lui dit-on. Et il dut continuer son chemin.

La douleur n'était pas encore apaisée qu'un autre triste incident se produisit. Beaucoup de jeunes parmi ceux qui se trouvaient sur le chariot étaient tombés à terre l'un après l'autre. Sur 500, il en restait à peine 150 sous la bannière de l'innocence.

Le cœur de Don Bosco fut pris d'une détresse insupportable. Espérant que ce n'était là qu'un rêve, il fit tout son possible pour se réveiller, mais se rendit compte que c'était une terrible réalité. Il battait des mains et entendait le bruit ; il gémissait et entendait son gémissement se répercuter dans la pièce ; il voulait chasser ce terrible fantôme, mais il ne pouvait pas.

– Ah, mes chers jeunes ! s'exclamait-il à cet instant, en racontant son rêve. J'ai connu et j'ai vu ceux qui sont restés dans la vallée, ceux qui ont fait demi-tour ou qui sont tombés du chariot ! Je vous ai tous connus. Mais ne doutez pas, je ferai tout mon possible pour vous sauver. Beaucoup d'entre vous, que j'ai invités à se confesser, n'ont pas répondu à l'appel ! Par pitié, sauvez vos âmes.

Beaucoup de jeunes parmi ceux qui étaient tombés du chariot étaient allés se placer au fur et à mesure dans les rangs de ceux qui marchaient derrière la deuxième bannière. Pendant ce temps, la musique du chariot devenait si douce qu'elle finit par vaincre la douleur de Don Bosco. On avait déjà franchi sept collines et après avoir atteint la huitième, la troupe entra dans un endroit merveilleux où ils s'arrêtèrent pour se reposer un peu. Les maisons y étaient d'une richesse et d'une beauté indescriptibles.

Don Bosco s'adressa aux jeunes de cette région en ajoutant :

– Je vous dirai avec sainte Thérèse ce qu'elle a dit des choses du paradis : ce sont des choses qu'on dévalue

quand on en parle, parce qu'elles sont si belles qu'il est inutile de s'efforcer de les décrire. Je me contenterai donc de remarquer que les montants des portes de ces maisons semblaient être faits à la fois d'or, de cristal et de diamant, provoquant la surprise, le plaisir de l'œil et la joie. Les champs étaient remplis d'arbres sur lesquels on voyait à la fois des fleurs, des boutons, des fruits mûrs et des fruits verts. C'était un magnifique enchantement.

Les jeunes allèrent partout de-ci de-là, les uns pour une chose, les autres pour une autre, car ils avaient une grande curiosité ainsi qu'une grande envie des fruits.

C'est dans ce village que le jeune de Casale rencontra Don Bosco et eut un long dialogue avec lui. Don Bosco et le jeune se souvenaient parfaitement des questions posées et des réponses reçues. Singulière combinaison de deux rêves.

Une autre surprise étrange attendait ici Don Bosco. Ses jeunes lui apparurent soudain devenus vieux, sans dents, le visage plein de rides, les cheveux blancs, courbés, boitant, appuyés sur leur bâton. Don Bosco s'étonnait de cette métamorphose, mais la voix lui dit :

– Tu t'étonnes ? Mais tu dois savoir que ce n'est pas depuis quelques heures que tu as quitté la vallée, mais depuis des années et des années. C'est cette musique qui a fait que ton voyage t'a paru court. Comme preuve, regarde ta physionomie et tu sauras que je dis la vérité. – Et on lui présenta un miroir. Il se regarda dans le miroir et vit qu'il avait l'air d'un vieil homme, avec un visage ridé et des dents mauvaises et peu nombreuses.

Entre-temps, le groupe se remit en route et les jeunes demandaient de temps en temps à s'arrêter pour voir des choses nouvelles. Mais Don Bosco leur disait :

– Allez, allez. Nous n'avons besoin de rien, nous n'avons pas faim, nous n'avons pas soif, allons.

(Au loin, sur la dixième colline apparut une lumière qui augmentait comme si elle sortait d'une porte merveilleuse). Puis le chant reprit, mais d'une beauté telle

qu'on ne peut l'entendre et la goûter qu'au Paradis. Ce n'était pas une musique instrumentale et elle ne ressemblait pas à des voix humaines. C'était une musique impossible à décrire. La jubilation qui inonda l'âme de Don Bosco fut tel qu'il se réveilla et se retrouva dans son lit.

Don Bosco expliqua son rêve de la manière suivante :

– La vallée est le monde. La grande côte représente les obstacles pour s'en détacher. – Le chariot, vous le comprenez. – Les troupes de jeunes à pied sont les jeunes qui ont perdu leur innocence et se sont repentis de leurs fautes.

Don Bosco ajouta que les 10 collines représentaient les 10 commandements de la loi de Dieu, dont l'observance conduit à la vie éternelle.

Puis il ajouta que, s'il le fallait, il était prêt à dire confidentiellement à certains jeunes ce qu'ils faisaient dans le rêve, s'ils étaient restés dans la vallée ou s'ils étaient tombés du chariot.

Quand il descendit du pupitre, l'élève Ferraris Antonio s'approcha de lui et lui raconta – nous étions présents et nous avons entendu parfaitement ses paroles – qu'il avait rêvé la veille au soir qu'il était en compagnie de sa mère, qui lui avait demandé s'il rentrerait à la maison à Pâques pour les vacances. Il lui avait répondu qu'il irait au paradis avant Pâques. Puis, en confidence, il dit encore quelques mots à l'oreille de Don Bosco. Ferraris Antonio mourut le 16 mars 1865.

Quant à nous, nous avons immédiatement mis le rêve par écrit, et le soir même du 22 octobre 1864, nous avons ajouté à la fin la note suivante. « Je tiens pour certain que Don Bosco a tenté de dissimuler avec ses explications ce qui est le plus surprenant dans le rêve, du moins dans certains de ses détails. L'explication des dix commandements ne me satisfait pas. La huitième colline sur laquelle Don Bosco fait une halte, et où il se voit comme dans un miroir tellement vieilli, je crois que cela indique que la fin de sa vie

arrivera après ses soixante-dix ans. L'avenir nous le dira ».

Ce futur est donc maintenant du passé, et nous sommes confirmés dans notre opinion. Le rêve indiquait à Don Bosco la durée de sa vie. Comparons ce rêve avec celui de la Roue, que nous n'avons pu connaître que quelques années plus tard. Chaque tour de la Roue représente dix ans ; il en va de même, semble-t-il, dans les déplacements de colline en colline. Chacune des dix collines représente dix ans, et ensemble elles signifient cent ans, le maximum de la vie d'un homme. Or nous voyons Don Bosco encore enfant commencer sa mission parmi ses camarades des Becchi pendant la première décennie et entreprendre ainsi son voyage. Il parcourt entièrement les sept collines, c'est-à-dire les sept collines dans leur totalité, c'est-à-dire sept décennies, ce qui signifie qu'il atteindra soixante-dix ans. Il gravit la huitième colline et s'arrête ; il voit des maisons et des champs merveilleusement beaux, c'est-à-dire sa Pieuse Société rendue grande et féconde par l'infinie bonté de Dieu. Il a encore un long chemin à parcourir sur la huitième colline et il repart, mais il n'atteint pas la neuvième, parce qu'il se réveille. De fait, il n'acheva pas la huitième décennie en mourant à l'âge de 72 ans et 5 mois.

Qu'en pense le lecteur ? Nous ajouterons que le lendemain soir, Don Bosco nous interrogea sur ce que nous pensions du rêve. Nous lui avons répondu qu'il ne concernait pas seulement les jeunes, mais qu'il indiquait aussi l'expansion de la Pieuse Société dans le monde entier.

— Mais quoi ? répliqua un de nos confrères ; nous avons déjà les collèges de Mirabello et de Lanzo et on en ouvrira sans doute quelques autres dans le Piémont. Que veux-tu de plus ?

— Non, l'avenir que le rêve nous annonce sera bien autre chose.

Et Don Bosco, en souriant, approuva notre conviction.

(1864, MB VII, 796-802)